This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

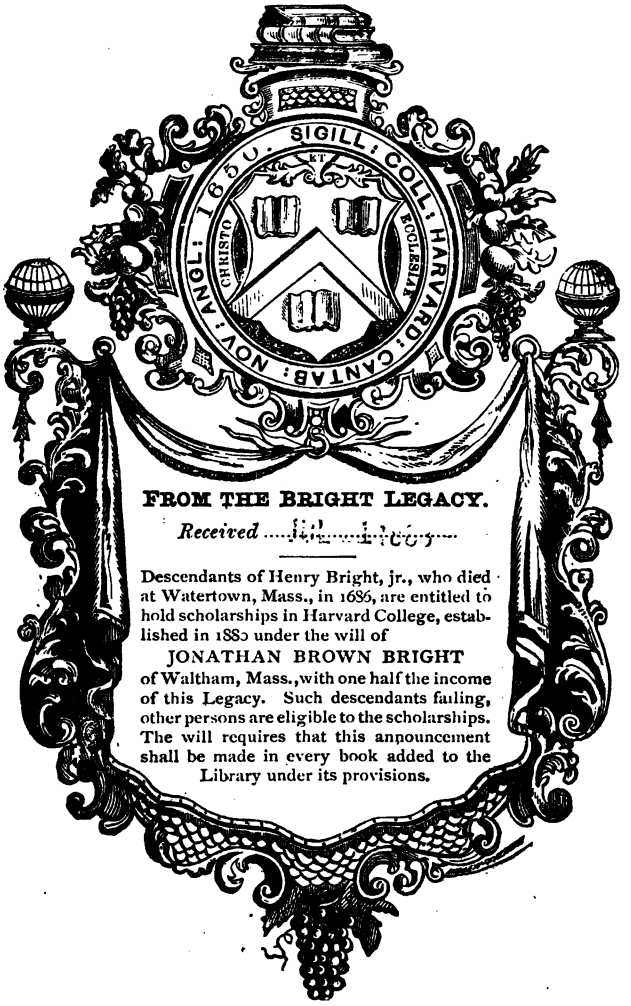
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA 6060.5



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

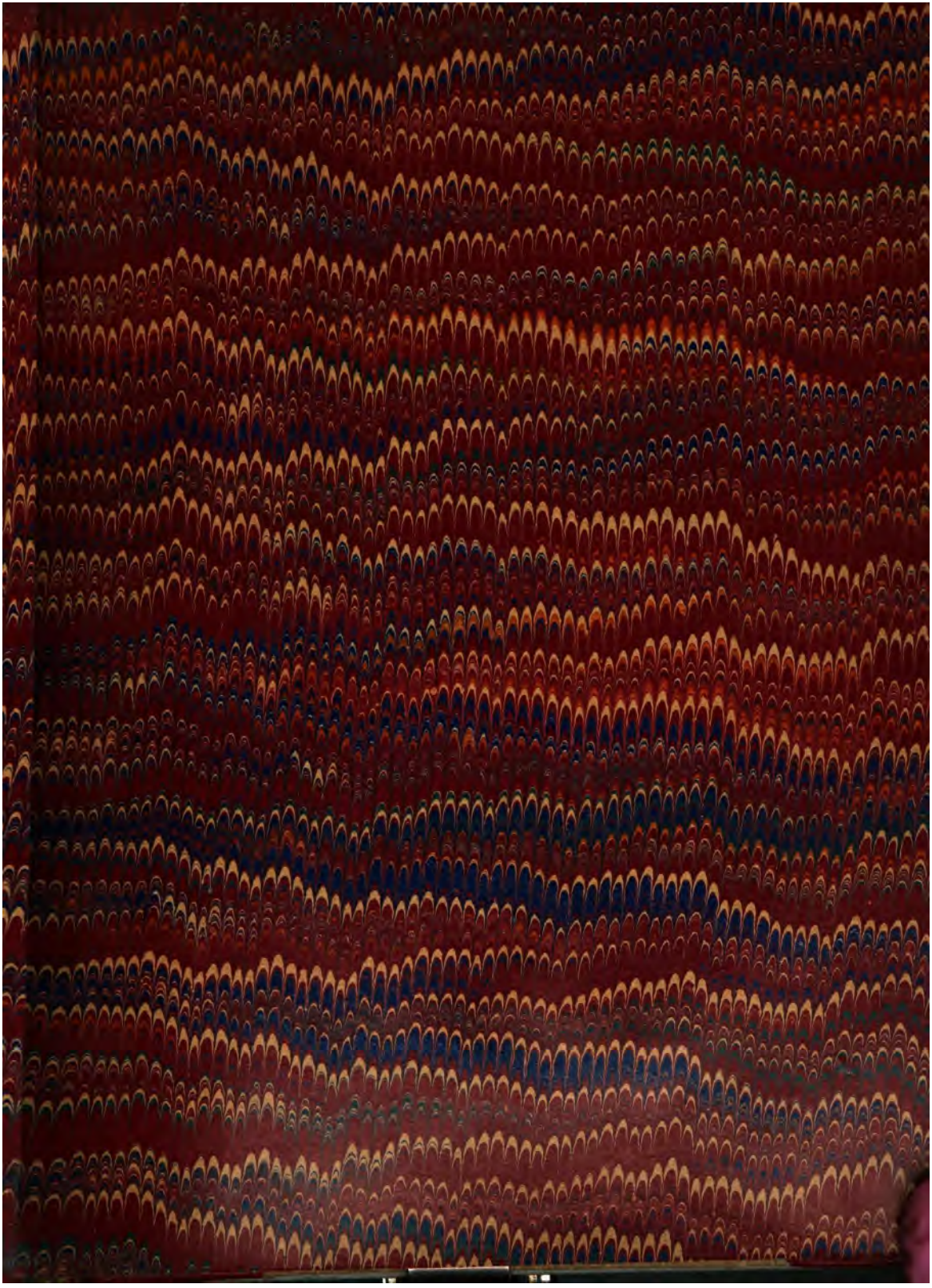
FROM THE BRIGHT LEGACY.

Received [illegible]

Descendants of Henry Bright, jr., who died at Watertown, Mass., in 1686, are entitled to hold scholarships in Harvard College, established in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Mass., with one half the income of this Legacy. Such descendants failing, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.



Etude sur le Sauvage du Brésil

Extrait du Bulletin de la Société normande de Géographie (cahiers de novembre-décembre 1880 et janvier-février 1881).

Etude

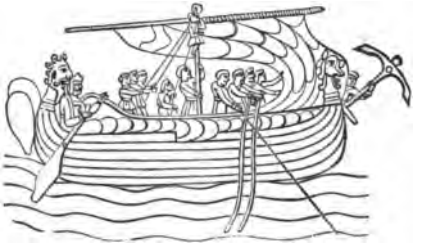
sur le

Sauvage du Brésil

par

Gabriel Gravier

Président de la Société normande de Géographie



Paris

Maisonneuve et Cie, libraires-éditeurs, quai Voltaire, 25.

1881

~~3336.46~~
SA6060.5

Bright Coll.

Etude sur le Sauvage du Brésil

I

A partir de l'expédition de Jean Denis de Honfleur (1504), les Normands eurent avec le Brésil des rapports réguliers. Ils y échangèrent les bagatelles de l'Europe contre des bois de teinture, des singes et des oiseaux.

Les Tupinambas, les Tamoyos, les Tabaiaras et autres habitants des côtes firent avec eux des alliances nombreuses et toujours fidèlement observées. Ils leur prêtèrent constamment le concours le plus dévoué, soit dans la construction des forts, des chapelles et des habitations, soit dans les guerres que nous avions à soutenir contre les Portugais. Lors de l'expédition de Salema, huit mille d'entre eux payèrent de leur sang ou de leur liberté le devoir qu'ils s'étaient imposé à eux-mêmes de garder jusqu'à la mort le titre de *parfaits alliés*.

Ces peuples firent toujours à nos marins et à nos missionnaires l'accueil le plus sympathique; toujours ils les

reçurent avec de douces paroles et des larmes de joie. Ce qu'ils appréhendaient le plus, c'était de voir les Français les abandonner; ce qu'ils souhaitaient avec le plus d'ardeur, c'était d'épouser des femmes de France. Le chef Japy Ouassou disait à Razilly : « Nous commencions déjà à » nous ennuyer tous de ne plus voir venir des Français » guerriers et nous délibérions d'abandonner ce pays et de » passer le reste de nos jours privés de la compagnie des » Français, nos bons amis, sans plus nous soucier de » haches, de couteaux, de serpes et autres marchandises ». Des guerriers disaient dans un *carbet* (assemblée), devant le P. Yves d'Evreux : « Si nous voyons des femmes venir » en notre pays, nous tenons pour certain que les Français » ne nous abandonneront plus, ny les Pères, spécialement » s'ils nous donnent des femmes de France ». L'un d'eux s'écriait: « Si i'auois vne femme de France, ie n'en voudrois » point d'autre, et ie ferois tant de iardins pour les Fran- » çois, que i'en nourrirois à moy seul autant que i'ai de » doigts aux mains et aux pieds ». Le *Grand-Chien*, autre chef, ajoutait : « L'on m'a promis de m'amener vne femme » de France, laquelle i'espouseray de la main des Peres, » et me feray Chrestien, comme i'ay fait faire à mon petit » Loüis Coquet; et veux faire mon fils légitime dans peu » de temps. Ma première femme est vieille, elle n'a plus » besoing de mary. Pour les huit autres que i'ai, ie les » donneray à femmes à mes parents, et n'aurai plus que » la femme de France, et ma vieille pour nous servir ».

Les sauvagesses éprouvaient pour les Français, qu'elles

connaissaient, le sentiment que les sauvages éprouvaient pour les Françaises, qu'ils ne connaissaient pas. Comme les femmes de l'Amérique du Nord, elles appréciaient hautement les prévenances et les galanteries françaises. Elles se sentaient grandir au contact de l'homme aimable et civilisé, de l'homme supérieur qui venait d'un autre monde.

Quand les Français entraient dans une aldée (village) pour y séjourner, on leur en offrait les plus belles filles, qui en étaient très fières et prenaient, avec le nom de Marie, le prénom du Français qui daignait les accepter. Les enfants qui naissaient de ces liaisons éphémères étaient un honneur pour les familles et un bonheur pour les tribus. Les missionnaires capucins du Maranhão ayant interdit aux Français les anciennes coutumes, les chefs s'en plaignirent vivement. « Ils estimoient », dit Claude d'Abbeville, « que c'estoit vn mépris pour eux et vn grand mécontentement pour leurs filles, quelques vnes desquelles, comme » toutes desespérées, disoient se vouloir retirer dans les » bois, puisque les Frãçois qui sont leurs bons compères » (ainsi les appellent-ils) ne les vouloient plus voir ».

Grâce à cet enthousiasme des naturels pour les Français et surtout pour les Françaises, nos aventuriers Normands et Bretons circulaient et trafiquaient partout en pleine liberté. Jean de Léry voyagea tout un jour avec des Tupinambas, à travers une forêt, sans rien craindre et sans rien risquer, « le cœur gay », exprimant son admiration par le chant d'un psaume.

Chacun des navires normands qui venaient trafiquer au Brésil laissait un homme, matelot ou autre, pour apprendre la langue. Cet homme prenait la manière de vivre, le costume, les mœurs de la tribu qui l'adoptait, c'est-à-dire qu'il embrassait la libre existence des forêts, qu'il allait nu et peint comme les sauvages, qu'il épousait plusieurs femmes, faisait la guerre et, suivant quelques vieux auteurs, ne refusait pas toujours de prendre part aux festins où l'on mangeait des prisonniers. Ce sont ces hardis aventuriers que les anciennes relations désignent sous le nom « d'interprètes ».

Au Brésil, comme dans l'Amérique du Nord, l'Européen qui avait vécu de la vie sauvage, qui se voyait aimé, considéré comme un homme de race supérieure, honoré comme chef, refusait généralement de rentrer dans la vie civilisée. Il aimait mieux être gentilhomme chez les sauvages que simple matelot dans son pays. Il ne perdait pas cependant le souvenir de la patrie et, dans sa bizarre situation, il rendait aux Français d'importants services.

Quand nos voyageurs passaient dans une aldée, tout le monde leur faisait amitié. Les femmes se pressaient autour d'eux, leur présentant des fruits ou toute autre chose de leur pays, « auec la façon de parler pleine de flaterie dont » elles vsent ordinairement », dit Jean de Léry, « nous » rompant la teste, elles estoient incessamment après nous, » disant : *mair, de agatorem, amabé maurou i :* c'est-à-» dire, François, tu es bon, done moy de tes bracelets de » boutons de verre ». Des enfants de trois à quatre ans

venaient en troupe danser devant les Français « en nous » amadouans et suivans de pres ils n'oublioyent pas de » dire, et repeter souvent en leur petit gergon : *Contoüassat* » *amabe pinda,* c'est-à-dire, mon amy et mon allié, done » moy des haims à pescher ». Les vieillards formaient aux Français comme une garde d'honneur et disaient aux enfants : « Petites canailles, retirez-vous, car vous n'êtes » pas dignes de vous approcher de ces gens ici ».

Léry dit, dans un autre endroit :

« Quand le soir fut venu, à fin que nous repossissiõs » plus à l'aise, le vieillard nostre hoste, ayãt fait oster tous » les enfans d'aupres de nous, le matin à nostre resueil nous » dit : Et bien *atour assats* : (c'est-à-dire, parfaits alliez) » avez vous bien dormi ceste nuict ? a quoy luy estant » repondu qu'ouy fort biẽ, il nous dit : Reposez vous encore » mes enfans, car ie vis bien hier que vous estiez fort las ».

» Il ne se peut dire », s'écrie plus tard Claude d'Abbeville, » combien grande est l'humaniité et bienveuillance de ce » peuple vers les François, et spécialement envers nous ». Les Indiens aiment naturellement les Français, dit le P. Yves d'Evreux, et ce témoignage, le docte et consciencieux Ramusio le confirme en ces termes : « Ils aiment » mieux les Français que toute autre nation qu'ils aient » pratiquée ».

Le Français a laissé partout la même impression. Dans l'Amérique du Nord, l'Indien parle encore avec vénération du guerrier de France et de ceux qu'il appelait affectueusement les *Robes noires* et les *Pieds-nus de Saint-François*.

Au commencement du siècle, un nord-américain demandait à un sauvage quel était le peuple qu'il aimait le plus. « Tiens, lui répondit le sauvage, en lui portant la main » vers l'épaule et en montrant toute la longueur du bras : » *voilà comment j'aime les Français;* puis, baissant la » main jusqu'au coude, il ajoute : *voilà pour les Espa-* » *gnols;* il la baisse jusqu'au poignet en disant : *voilà* » *pour les Anglais;* enfin il montre l'extrémité de ses » doigts et dit : *voilà pour les Américains* ». Dans la relation du voyage qu'il fit au Canada, en 1795, 1796 et 1797, Isaac Weeds constatait, non sans chagrin, que « la nature semble avoir implanté dans le cœur des Français » et des Indiens une affection réciproque », et que « l'In- » dien qui cherche l'hospitalité préfère, même aujourd'hui, » la chaumière d'un pauvre fermier français à la maison » d'un riche propriétaire anglais ».

Non-seulement les sauvages aiment les Français, mais ils se fient complétement à eux. Les femmes de l'Amazone, qui adorent leurs enfants et ne les perdent jamais de vue avant l'âge de huit ans, ne craignaient pas de les confier à nos missionnaires. Les hommes ne se faisaient pas prier pour venir en Normandie. En 1504, Arosca, chef des Carijòs, confiait à Binot Paulmier de Gonneville son fils Essomeric. Cinq ans plus tard, sept sauvages arrivèrent à Rouen avec leurs barques, leurs armes et leurs ornements. En 1550, une cinquantaine de Tupinambas figurent dans les fêtes données par la ville de Rouen à Henri II, à la jeune reine Catherine de Médicis, à la vieille maîtresse

Diane de Poitiers. En 1563, Charles IX vit encore à Rouen trois Brésiliens. La cour s'intéressa beaucoup à eux. Montaigne, qui assistait à l'entrevue, les trouva pleins de sens et termine son récit par ce mot satirique : « Tout cela ne » va pas trop mal, mais quoi ! ils ne portent point de » hault de chausses ». En 1612, six jeunes Tupinambas vinrent à Paris avec la Ravardière et Claude d'Abbeville.

Pourquoi cette inviolable fidélité, cette vive affection, cette confiance ? Trois mots de la langue tupi, conservés par le P. Yves d'Evreux, nous l'apprendront : *Y katou karaibe !* « Que les Français sont bons ! » Parole bien simple, bien naïve, mais profonde, qui se recommande aux méditations des gouvernants de l'Amérique.

Les étrangers n'ignoraient pas les sentiments des Brasiliens à notre égard, et tous ceux qui tombaient entre leurs mains ne manquaient jamais, quand ils le pouvaient, de se faire passer pour Français.

En 1591, l'anglais Knivet, ayant vu les Tamoyos massacrer ses compagnons, s'écria qu'il était Français. « Ne crains rien », lui dirent alors les sauvages, « car tes an- » cêtres ont été nos amis, et nous les leurs ; tandis que les » Portugais sont nos ennemis et nous font esclaves ; c'est » pourquoi nous avons agi envers eux comme tu l'as vu ».

Quarante et un ans avant, en 1550, le hessois Hans Staden s'était laissé prendre par nos anthropophages amis et devait être la pièce d'honneur d'un festin solennel. Chacun de ceux qui le venaient voir choisissait par avance son morceau. C'était lugubre, mais très sérieux. Un jour

le pauvre Hans s'efforçait de prouver à Koniam Bebe, chef fameux, dont André Thevet prétend nous donner un portrait, que la Hesse et la France étaient un même pays. Koniam lui répondit, avec son sang-froid de cannibale : « On ne peut plus manger un seul Portugais sans qu'il » n'invoque la qualité de Français. J'en ai dévoré cinq ; » ils se disaient tous Français ».

Cependant la barbe rousse de Hans Staden fit craindre aux Tupinambas que le bonhomme ne fut réellement Français, et, pour ne pas risquer d'enfreindre leurs traités d'amitié avec nous, ils le gardèrent pendant douze ans et finirent par le donner à des Français.

Ils étaient d'ailleurs d'une inviolable fidélité dans leurs transactions. Il n'y a peut-être pas d'exemple, dit M. Ferdinand Denis, qu'ils aient rompu un traité de paix fait avec les conquérants ; et cette bonne foi dans les traités, ils la portaient dans les rapports ordinaires de la vie ; André Thevet, Jean de Léry, Claude d'Abbeville, Yves d'Evreux, tous les anciens écrivains sont d'accord sur la tendresse et même sur les égards qu'ils se témoignaient entre eux, bien que, parfois, vingt familles vécussent sous le même toit.

Longtemps ces peuples ont conservé le souvenir de nos marins et de nos missionnaires. De notre côté, nous n'avons jamais cessé de nous intéresser à leur sort et de nous affliger de leurs infortunes. Du rivage où nous les avons vus combattre et mourir pour nous, notre affection les a suivis dans le désert, et c'est avec bonheur que nous voyons la noble nation brésilienne s'efforcer d'attirer dans le courant

de la civilisation ce qui reste encore de leurs nombreuses tribus.

II

Les hommes de la grande race tupi ne sont plus, il est vrai, les sauvages de nos vieux voyageurs. Ils ont beaucoup perdu de leur noblesse native. Sans croire Spix, Martius, Dobritzhoffer, la Condamine, dont les récits sont acceptés par sir Lubbock et mis en doute par M. de Quatrefages, sans croire, disons-nous, que les Coroados, les Guaranis, les Yameos ne savent compter que jusqu'à trois, on doit reconnaître que la guerre et la servitude les ont repoussés dans la barbarie, et que, s'ils furent jadis pour les aventuriers français un motif d'espoir, il sont aujourd'hui, pour le gouvernement lusitano-américain, une cause de sérieuses préoccupations.

Chassés par les Portugais dans l'intérieur des terres, ils pressèrent sur les Tupiaes, leurs anciens ennemis, et ceux-ci refoulèrent les Tapuyas qu'ils avaient autrefois expulsés du Reconcave (1). Une triple zone de peuplades indiennes interdit ainsi à la domination lusitano-américaine, à la domination de quiconque ne parle pas la langue tupi ou *lingua geral*, les deux tiers de l'empire.

Cet empire est le cinquième du monde par l'étendue, peut-être le premier par la richesse et la salubrité. M. Onésime Reclus l'appelle le pays des « ultracente-

(1) Intérieur de la baie de San Salvador.

naires » et dit qu'il doit avoir un jour 600 millions d'habitants. Pour Jean de Léry, les Brasiliens étaient « tous beuuans vrayement à la fontaine de Iouuence ». Le P. Claude d'Abbeville assure que, dans les tribus de l'île de Marajo et des pays voisins, il y avait des hommes de cent, cent vingt, cent quarante, cent soixante, cent quatre-vingts et même deux cents ans (1). Il parle de Momboré Ouassou, « aagé de plus de neuf vingts ans », qui avait vu l'arrivée des Portugais à Pernambuco, et de femmes de quatre-vingts et cent ans qui allaitaient encore des nouveaux-nés. Hommes et femmes, dit-il, quel que soit leur âge, continuent toujours leurs travaux, même les plus pénibles, comme en la fleur de leurs ans. « Ils s'égayent », continue-t-il, comme s'il répétait le capitaine de Gonneville et Jean de Léry, « ils viuent continuellement en » allégresse, en liesse, en plaisir et soulas, sans soing ny

(1) Le plus curieux exemple actuel de longévité, écrivait l'*Union médicale* de novembre dernier, est celui de Michel Solis, dont M. Louis Figuier a fait connaître l'existence, et qui vient d'atteindre un âge qu'on estime supérieur à 160 ans. Solis, l'homme le plus vieux du monde est un metis de Bogota, dans la République de San Salvador. Il vit d'une façon extrêmement régulière, et il attribue son extraordinaire vieillesse à sa sobriété.

Haller parle d'un homme qui succomba à 169 ans; Easton de Salisbury d'un ménage, John Rovin et sa femme dont l'un mourut à 172 ans et l'autre à 164; et Princhard, entre autres d'un mulâtre qui vivait en 1797 à Frédérictown (Amérique du Nord), âgé de 180 ans, et de Saint-Mongag ou Kentiga, qui en 1781 atteignit 185 ans. — (Cité par *La Nature*, livr. du 1er mai 1880).

» soucy, sans inquiétudes ny affaires, sans tristesse et sans » oppression ou chagrains qui desseichent et consomment » l'homme en moins de rien ». Les anciens se souviennent de choses vieilles « de six, sept ou huict vingts ans » ou plus » et les racontent dans les *carbets*, soit pour encourager les jeunes hommes à la guerre contre leurs ennemis, soit pour divertir leurs amis.

Le chiffre de deux cents ans pour l'âge des hommes, tout extraordinaire qu'il soit, est cité par Luc de Linda, d'après Herckmann, dans l'un des chapitres qu'il consacre aux Tapuyos. L'auteur anonyme de la *Copia der Newen Zeytung auss Pressillg Landt* s'arrête à l'âge, déjà respectable, de 140 ans (1). En 1817, un voyageur célèbre vit à Olivença un Indien qui se souvenait d'avoir vu fonder la ville et bâtir l'église. Il était âgé de cent sept ans, et, ce qui n'est pas rare chez les Indiens, il avait encore les cheveux d'un noir d'ébène.

Indépendamment de cette longévité, si favorable à l'accroissement de la population, il y avait la prodigieuse fécondité des Indiens. De l'embouchure de l'Amazone au Pérou, ils étaient si nombreux, qu'un vieil auteur, dit M. l'abbé Durand, les compare à des essaims de moustiques. D'après Vieira, les Portugais brûlèrent, dans une seule expédition, sur l'Urubu, petit affluent guyanais de l'Ama-

(1) Amerigo Vespucci, dans l'un des récits de son troisième voyage, dit que les femmes du Brésil, autant qu'il a pu le comprendre, vivaient jusqu'à 150 ans.

zone, sept cents aldées. Certaines réductions pouvaient armer cinq mille hommes. Du Pará à Gurupá, sur le Bas-Amazone, on a compté cinq cents réductions.

Pour des causes qu'il n'est pas difficile de deviner, le Brésil ne compte actuellement que 12 millions d'habitants, parmi lesquels 1,476,000 nègres esclaves et un million d'*Indios bravos* (Indiens indépendants). En ce qui concerne les nègres, il convient d'ajouter que, depuis la loi du 28 septembre 1871, due à l'initiative de M. le vicomte de Rio Branco, alors premier ministre (1), personne ne naît plus esclave au Brésil.

Quant aux *Indios bravos*, le gouvernement brésilien peut-il laisser indéfiniment entre leurs mains plus de cinq millions et demi de kilomètres carrés (dix fois la superficie de la France) de la plus belle partie du monde? Ce million d'hommes sera-t-il éternellement une barrière au peuplement et à la civilisation du Brésil? Evidemment non; il faut que la civilisation domine de l'un à l'autre Océan.

Il y a pour cela deux moyens, et non pas trois, comme le dit très bien M. Couto de Magalhães : exterminer les sauvages ou les civiliser (2).

(1) C'est avec plaisir que nous rappelons ici cet acte de haute justice et de sage administration qui suffirait seul à la gloire d'un homme et à l'illustration d'une famille. M. le vicomte de Rio Branco est le père de M. da Silva Paranhos, l'un des savants les plus distingués du Brésil et des membres de notre Société.

(2) Couto de Magalhaes, *O selvagem.* I. *Curso da lingua geral segundo Ollendorf comprehendendo o texto original de lendas tupis.*

L'extermination a fait école. On a prétendu que les sauvages descendent de Cham ou de Caïn et que cette origine maudite leur interdit pour toujours le christianisme et la civilisation. Un catéchiste brésilien soutenait encore cette théorie devant M. de Magalhães. C'est en vain que les Jésuites, les Récollets, les Capucins et autres missionnaires ont christianisé des milliers de sauvages ; il n'en reste pas moins convenu, dans un certain monde, que les Indiens sont des brutes qui peuvent être asservis ou exterminés par les races supérieures de Sem et de Japhet. A l'ombre de cette feinte croyance, les Portugais ont tué les indigènes sans pitié, sans motifs, comme ils auraient tué des singes. Si une tribu surprise ne voulait pas se laisser conduire en esclavage, dit M. l'abbé Durand, ils la massacraient. Ils ont fait pis encore : ils leur ont donné des couvertures empoisonnées par les varioleux dont elles avaient chauffé les pustules.

Faut-il parler des *Mamalucos* ? Oubliant qu'ils devaient aux Indiens la moitié du sang qui coulait dans leurs veines, ils jetèrent sur le marché de Rio de Janeiro, en deux ans seulement, de 1628 à 1630, plus de 60,000 indigènes. Faut-il rappeler la condamnation à la servitude, c'est-à-dire à la mort, non d'une tribu isolée, comme on

II. *Origens, costumes, região selvagem, methodo a empregar para amansal-os por intermedio das colonias militares e do interprete militar.* Rio de Janeiro, 1876. C'est à l'occasion de cet important travail que nous avons fait la présente étude.

l'a souvent fait, mais de toute une grande nation, celle des Cahétès ?

Alcide d'Orbigny racontait, il y a moins de quarante ans, que les *Brancos* chassaient encore l'Indien comme le fauve. Quand ils supposent, dit-il, que les forêts cachent une tribu, ils vont la surprendre dans ses hamacs. Cette espèce de guerre par guet-apens tient les sauvages dans des alarmes perpétuelles. Les *Brancos* ne laissent aux Indiens ni trêve ni repos. « Ces spéculateurs acharnés les surprennent au milieu de leurs fêtes, quand ils dansent devant des feux allumés, dans leurs orgies, quand, ivres de chicha, ils s'étendent dans leurs hamacs. Les armes à feu leur font sans peine raison des flèches des naturels. D'autres fois encore, au lieu de recourir à des poursuites personnelles et pénibles, ils profitent des guerres de tribu à tribu et obtiennent les prisonniers qui se font moyennant quelques verroteries et quelques objets en fer ».

Les Brésiliens, sous l'impulsion de S. M. don Pedro, sont heureusement venus à des idées plus humaines et plus sages. Ils voient maintenant dans les Indiens un élément de colonisation, un moyen de conquérir et d'exploiter le désert. Ils savent ce que valent les Tupis métissés de Portugais ; ils savent ce qu'ils doivent à l'énergie, à l'audace, à l'intelligence des *Paulistas* et des *Mamalucos*. M. de Magalhães convient même franchement que la race blanche pure s'affaiblit de corps et d'esprit dès la troisième génération ; et si les Portugais ont conservé leur supériorité c'est

grâce, dit-il, à leurs croisements providentiels avec les indigènes.

III

Au-dessus des questions économiques, humanitaires et religieuses, il faut donc avouer une question de vie, question qui s'impose, rigoureuse et absolue, comme un décret de la divinité.

Les Brésiliens voient maintenant le mal, et, à côté du mal, le remède. En hommes de cœur, ils se mettent résolûment à l'œuvre.

Des missionnaires, religieux et laïques, s'avancent peu à peu dans les *sertões* et les *mattos*, fondent des campements, y réunissent des sauvages et leur inculquent, du mieux qu'ils peuvent, la religion chrétienne, l'amour du travail et le goût de la propriété. Cela n'était pas difficile aux temps de la découverte, ainsi que nous l'apprennent Pedro Vaz de Caminha, Jean de Léry, Claude d'Abbeville, Yves d'Evreux et les autres vieux voyageurs. Les circonstances ne sont plus aussi favorables. Cependant l'Indien, qui a conservé son caractère pacifique, s'assujétit facilement aux travaux des champs, de la navigation intérieure et des mines. Il est aussi très-bon soldat parce qu'il est brave, sobre, robuste, agile, surtout parce qu'il est acclimaté.

On a constaté toutefois que la domestication des adultes est très laborieuse, et le gouvernement a résolu d'agir sur les jeunes générations. Depuis 1870, il laisse le sauvage

dans son campement, lui donne quelques ustensiles de travail et reçoit, pour les élever, un certain nombre de ses enfants. Par ce moyen, quelques missionnaires seulement suffisent pour mettre en contact avec les centres civilisés plus de vingt mille sauvages.

Malgré les affirmations doctorales de ceux qui les font descendre de Cham ou de Caïn, les jeunes Indiens sont très intelligents. Ceux de certaines tribus, dit M. de Magalhães, apprennent avec la plus grande facilité les langues et les sciences ; ceux d'autres tribus, moins bien doués sous ce rapport, sont d'une habileté de main tout à fait exceptionnelle. Et comme tous ces enfants sont traités avec une extrême bienveillance, ils apprennent aussi à aimer les Brésiliens, ce qui est le point important, le point capital, l'espoir de l'avenir.

Outre les établissements spécialement consacrés à l'éducation des jeunes sauvages, chacun des colléges limitrophes en reçoit un certain nombre. Grâce à tant d'efforts, le Brésil augmente chaque jour le nombre des Indiens soumis.

Le Brésil est d'ailleurs l'un des pays qui sacrifient le plus à l'instruction publique. D'après un ouvrage auquel nous faisons de fréquents emprunts (1), les provinces consacrent à l'enseignement 15 millions de francs, presque le quart de leur budget total, qui est de 63 millions. Faut-il s'étonner des progrès hors de pair que le Brésil fait chaque année?

(1) *L'empire du Brésil à l'Exposition universelle de 1876 à Philadelphie ;* Rio de Janeiro, 1876. C'est un travail officiel qui est très-bienfait et plein d'excellents renseignements.

Ces progrès seront plus rapides encore le jour où l'*Indio bravo*, renonçant à sa vieille haine, trop justifiée, acceptera la main que lui tendent les Blancs, car, ainsi que le remarque M. Couto de Magalhães, « les hommes acclimatés au sol et habitués à la vie demi-barbare sont les éléments essentiels de la victoire ; dans la lutte pacifique, mais tenace, de l'élaboration de la richesse d'un peuple, ils sont les éléments indispensables du succès ».

Le bassin de l'Amazone exporte annuellement pour 125 millions de produits naturels. Qui recueille ces produits? Des Tapuyos demi-barbares et malheureusement en trop petit nombre. S'ils exploitent fructueusement et sans danger leur riche pays, c'est parce qu'ils sont très sobres, très adroits dans les exercices du corps, doués d'une grande force physique, surtout parce qu'ils sont acclimatés. Quand les Indiens seront assez civilisés pour souhaiter de le devenir davantage, quand ils envieront le bien-être matériel des Blancs sans avoir encore leurs besoins et leur délicatesse, ils seront pour le Brésil les meilleurs des colons ; eux-mêmes, la hache et la pioche à la main, ouvriront les vastes contrées encore en leur pouvoir. M. de Magalhães a raison de dire : « Il ne s'agit pas seulement pour nous, Brésiliens, de la conquête du sol; il s'agit aussi, et surtout, de la conquête d'un million de bras acclimatés, les seuls qui puissent ouvrir promptement la voie; si les colons européens nous sont nécessaires, les colons indiens nous le sont bien davantage, car, ainsi que le dit la grande France par la voix éloquente de M. de Quatrefages, aucune race n'est

aussi avantageuse au Brésil comme élément de travail que la race du Blanc acclimatée par le sang de l'indigène ».

Une autre raison, non moins grave, porte le Brésil à presser la domestication de ses sauvages.

Si les Indiens soumis font d'excellents soldats et des colons incomparables, les *Indios bravos* ou *do matto* sont de redoutables ennemis.

La République Argentine n'a que cent mille Indiens et son territoire offre les plus grandes facilités pour les mouvements de troupes. Elle souffre néanmoins constamment des incursions des sauvages. En 1875, au moment ou M. de Magalhães écrivait, elle se voyait enlever plus de 120,000 têtes de bétail, perdait des hommes et faisait de grandes dépenses pour mettre sur pied une armée. En 1876, d'après M. John Lelong, elle perdait encore en bétail 5 millions de francs. Il en est de même au Chili, en Bolivie, au Pérou, aux Etats-Unis.

Si le Brésil laissait à son développement naturel la domestication des Indiens, il se trouverait bientôt aux prises avec des difficultés plus grandes encore, parce que sa population indigène est décuple de celle de la République Argentine, parce que son immense territoire est moins heureusement disposé que celui de cet Etat pour une guerre contre les Indiens. Le Brésil a été plus prévoyant que ses voisins, et les populations chrétiennes sont, pour ainsi dire, confinées sur les côtes. Cependant, les habitations de l'intérieur souffrent des incursions des sauvages, et il se passe

peu de mois sans que les journaux de Rio de Janeiro ne signalent quelque conflit.

En résumé, ce million d'hommes, qui occupe la plus grande partie de l'empire, qui peut à tout instant se ruer sur les populations chrétiennes, est un obstacle au peuplement de l'intérieur, un péril qui s'accroît progressivement, et M. de Magalhães dit avec justesse : « La question ne roule pas seulement sur le parti que nous pouvons tirer des sauvages, elle roule aussi sur les périls que nous courrons, sur les dépenses que nous aurons à faire si nous ne commençons pas dès aujourd'hui la civilisation du désert ».

Beaucoup de Brésiliens ne soupçonnent pas le danger. Ils supposent des forêts où s'étendent des plaines sans fin ; ils voient de misérables tribus de 100 à 200 personnes où sont des peuplades qui comptent de 8,000 à 14,000 individus. L'œuvre de M. de Magalhães, œuvre sérieuse et pleine de franchise, troublera leur quiétude; mais, en hommes sages et intelligents, ils en feront leur profit. Le savant auteur ne se contente pas d'ailleurs de signaler le danger, ce qui serait bien quelque chose, il apporte un remède, fruit de longues études, de longues méditations et de périlleuses excursions dans les tribus.

IV

L'histoire des faits, de même que celle des langues, nous enseigne qu'une conquête n'est pas définitive tant que vainqueurs et vaincus parlent un langage différent. Les Jésuites

espagnols et portugais le savaient bien quand ils enseignaient à leurs compatriotes la *lingua geral* et aux jeunes Indiens l'espagnol ou le portugais. Le P. Montoya, l'homme qui sut le mieux le guarani et qui pratiqua le plus les Indiens, disait, dans ses instructions pour l'un des colléges du Paraguay : « Toute tribu où vous avez un *lingua* (interprète) est une tribu civilisée ».

M. de Magalhães est d'accord avec tous les linguistes quand il écrit : « Pour le sauvage, une langue étrangère n'est pas moins inintelligible que le rugissement des fauves et le chant des oiseaux, et chaque nationalité considère sa langue comme la seule qui convienne à l'homme ».

Si l'on disait à un Paraguayen : *Guarani nhehen* (langue guarani), il ne comprendrait pas, parce que, pour lui, le nom de la langue est : *avà nhehen* (langue des personnes). Si l'on disait à un Indien civilisé de l'Amazone : « Parlez dans la langue tupi », il ne saurait pas non plus ce qu'on veut lui dire; pour qu'il comprenne il faut employer les mots : *Renhehen nhehengatir tupi* (parlez la bonne langue).

Ce dédain des étrangers, cette idée de supériorité sur le reste de la nature ne sont pas des faits spéciaux aux indigènes du Brésil. Dans l'Amérique du Nord, on trouve, par exemple, les Illinois, dont le nom veut dire *homme*, comme si les autres hommes n'étaient pour eux que des bêtes. Il en est de même chez tous ou presque tous les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. C'est ainsi, pour citer un dernier exemple, que le vrai nom des sauvages du

Dekkan était *parïa*, plus correctement *par'eiya*, dérivé de *par'ei*, bruit, tambour, « parleur, doué de la parole ».

Par cette même raison, le sauvage comprend-il un Blanc ? ce Blanc est un ami, un enfant du sol. Ne le comprend-il pas ? c'est un ennemi, car chez l'indigène américain, comme autrefois chez les peuples de l'Europe, l'idée d'ennemi signifie : *celui qui ne parle pas notre langue.*

Cet homme féroce et redoutable quand il ne comprend pas le Blanc, est d'une docilité presque enfantine quand il le comprend. Nos vieux voyageurs en donnent des preuves à chaque page ; M. de Magalhães le sait par expérience. « Des Gradahús ayant, dit-il, fait une apparition sur l'Araguaya, je les accompagnai seul dans une grande excursion, parce que j'étais curieux d'étudier les mœurs d'aldées entièrement sauvages. Les Gradahús, qui se trouvaient au nombre de plus d'un millier étaient signalés comme féroces, et mes compagnons jugeaient téméraire de les visiter. Je les visitai cependant, et sans faire acte de courage. Parlant un peu leur langue, j'avais la certitude pleine et entière que non-seulement je ne courais aucun danger, mais qu'ils s'efforceraient, par tous les moyens, de me rendre service : c'est ce qui arriva ».

Ainsi, fort de l'expérience acquise, M. de Magalhães ne se contente pas de reproduire les sages incitations de M. de Varnhagen, vieilles déjà de 40 ans; il va plus loin : il propose de former un corps d'interprètes militaires pour

porter aux Indiens, avec la langue portugaise, l'art de travailler le bois et les métaux.

M. de Magalhães, comme M. de Varnhagen, ne reconnaît guère dans le Brésil qu'une seule langue : le tupi et ses dialectes. C'est celle des langues primitives, dit-il, qui occupe le plus grand espace géographique; du cap Saint-Roch au Javary et de l'Amapa au rio de la Plata, sur une étendue de mille lieues de l'est à l'ouest et huit cents du nord au sud, elle a laissé son empreinte dans les noms de lieux, de plantes et de tribus.

L'importance de la langue tupi n'est pas contestable, mais est-elle la seule langue des Indiens du Brésil ? Le contraire paraît certain.

Gabriel Soares de Souza, qui vécut dix-sept années dans le pays même, dit que « les Tapuyas sont les plus anciens peuples qui vécurent sur les côtes orientales, depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'à celle du Rio des Amazones. Ils sont encore divisés en tribus et diffèrent de coutumes et de langage. Les Tapuyas les plus voisins des colons de Bahia sont ceux que quelques-uns appellent Maracas. Cette nation parle affreusement du gosier et *ne se comprend avec aucune autre nation qui n'est pas de race Tapuya*. Dans l'intérieur, des serras (1) de plus de cent lieues sont entièrement peuplées de Tapuyas ennemis de ceux qu'on appelle Maracas; mais tous parlent, chantent et dansent de la même manière.

(1) Monts, chaînes de montagne escarpées.

La nationalité des Tapuyas, ajoute M. d'Avezac, est bien déterminée : ils ont parmi eux des tribus distinctes et une langue commune qui leur est particulière.

Malgré son extension, la langue tupi, dit Malte-Brun, n'embrasse pourtant pas la totalité du Brésil. « Le savant » Hervas assure, d'après les manuscrits des Jésuites portu- » gais, que dans le nord et le centre du Brésil il existe *cin-* » *quante et une tribus* qui parlent des idiomes entièrement » différents du guarani et du tupi; quelques-uns lui pa- » raissent avoir de l'affinité avec les dialectes caribes ».

Le même fait est confirmé par M. l'abbé Durand, et Vasconcellos semble compléter le faisceau de preuves qui établissent l'autonomie linguistique des Tapuyas. Cette nation, dit-il, « composée de soixante-seize tribus parlant une centaine de dialectes, était la plus nombreuse du Brésil; elle était peut-être aussi nombreuse que toutes les autres ensemble; elle avait guerroyé contre toutes les peuplades et avait reçu d'elles son nom de Tapuya, qui veut dire : nation ennemie ».

Qu'au moment de la conquête, la *lingua geral* ait seule été parlée sur le littoral, cela semble absolument certain; mais que les Tapuyas aient complétement disparu, cela n'est guère admissible. Tout au contraire, repoussés les premiers dans les profondeurs des *mattos* (1), ils durent, mieux que les autres sauvages conserver le genre de vie, l'indépendance, l'originalité, la langue des anciens temps.

(1) Forêts, bois, broussailles, bruyères, halliers, buissons.

Quels que soient d'ailleurs le nombre et l'importance des tribus tapuyas, quel que soit leur état social, la civilisation ne traversera pas les couches tupiques sans les entamer fortement. Elles verront des missionnaires, des interprètes, des marchands ; elles entreverront des croyances plus élevées, une existence moins précaire et plus noble que celle des forêts; l'atelier, l'école, le clocher projetteront sur elles leur ombre civilisatrice. Quand viendront enfin se concentrer sur les Tapuyas les efforts des Lusitano-Américains, ces peuples sauront que la civilisation ne se présente plus à eux avec un sabre et des chaînes, mais qu'elle leur apporte l'outillage d'une existence plus heureuse et plus digne; qu'elle n'a plus pour véhicule un ennemi, mais l'intelligent et affectueux *filho da terra* dont ils pourront dire, comme on disait jadis de nos vieux voyageurs : *Y katou Karaibe !*

La *lingua geral,* permettant aux Brésiliens de pénétrer jusqu'au sein des tribus Tapuyas, est donc, en tout état de chose, la clé magique qui doit ouvrir à la civilisation les huttes les plus inaccessibles de l'empire.

Cette langue, que l'on entend sur un si grand espace géographique, est admirable de perfection. Ses formes grammaticales, quoique embryonnaires sur plus d'un point, sont si ingénieuses qu'elle pourrait être comparée aux langues les plus célèbres; beaucoup de questions philologiques et linguistiques encore obscures trouveront en elle leur explication.

Parlant des Tupis et de la *lingua geral,* il y a plus de

deux cents ans, le P. Simon de Vasconcellos s'écriait : « A quelle époque ont-ils donc appris, au sein du désert, » des règles grammaticales si certaines, qu'ils ne man- » quent pas à la perfection de la syntaxe ? En cela, ils ne » le cèdent d'aucune manière aux meilleurs humanistes » grecs et latins. Voyez, par exemple, la grammaire de la » langue la plus répandue au Brésil, qui nous a été donnée » par le vénérable P. Joseph de Anchieta, et les louanges que » l'apôtre accorde à cet idiome ! Grâce à ces réflexions, beau- » coup de personnes pensent que l'idiome dont nous » parlons a les perfections de la langue grecque, et, par le » fait, j'ai moi-même admiré en elle la délicatesse, l'abon- » dance et la facilité ».

Ce que l'on ne croirait pas sans les témoignages les plus positifs, c'est que cette langue de peuples sauvages fut élevée à la dignité de langue savante et enseignée publiquement à Bahia.

Pour M. de Magalhães, il est indispensable de domestiquer les sauvages, et le moyen *sine quâ non* d'atteindre ce but est la connaissance de leur langue. Ce savant propose en conséquence de reprendre l'étude de la *lingua geral* et de former un corps d'interprètes militaires destinés à marcher avec les missionnaires, à ouvrir la voie au commerce, à vulgariser les premiers éléments de l'industrie et de l'agriculture, à servir d'avant-garde à la civilisation.

M. de Magalhães ne s'en tient pas à une platonique recommandation : il a rédigé, d'après la méthode Ollendorf, un cours qui permet aux Portugais d'apprendre facilement

la *lingua geral* et d'enseigner aux hommes de race tupie la langue portugaise.

Cet excellent travail, disposé avec beaucoup de science et de méthode, a reçu l'approbation du gouvernement. La proposition de créer un corps d'interprètes militaires a eu le même bonheur. La grammaire est mise en pratique, et, en ce moment même, les postes avancés de l'armée brésilienne sont peuplés de jeunes soldats qui entendent les deux langues et travaillent de tout leur pouvoir à combler le fossé qui sépare les *Indios bravos* des Brésiliens.

V

Comme exercices grammaticaux, M. de Magalhães donne le monument le plus authentique, le plus curieux qu'on ait encore publié sur les productions intellectuelles des sauvages du Brésil. C'est une collection de *lendas* ou fables recueillies sur le Paraguay, à l'embouchure de l'Amazone et sur le Pará.

Il en entendit quelques-unes pour la première fois sur le Paraguay. Elles lui parurent intéressantes, mais l'impressionnèrent peu et s'effacèrent bientôt de son esprit. Les entendant une seconde fois à l'embouchure de l'Amazone, il en fut frappé comme d'une révélation et en comprit toute l'importance. Il commença dès lors sa précieuse collection ; puis, passant de tribu en tribu, il la continua tout en comparant entre eux les divers récits.

Il reconnut dans les *lendas* une épave de ces sociétés primitives, perdues dans la nuit des temps, que nous ne connaissons que par des armes, des ustensiles et des outils en silex taillé, par des fragments de poterie et des ossements. Avec les *lendas*, nous entrevoyons leurs croyances, leur morale, leur existence intime, car toutes ces productions ont pour but de graver dans l'esprit du sauvage des traditions religieuses, des préceptes de morale, des règles de conduite. Elles sont fines, subtiles et subordonnent constamment la force physique à l'intelligence. Voici quelques-unes des maximes qui s'en dégagent :

La force du droit prime le droit de la force.

Mieux vaut la constance que la force.

C'est presque toujours à son préjudice que le faible fait alliance avec le puissant.

L'intelligence unie à l'audace surmonte les situations les plus désespérées.

L'intelligence et le savoir-faire surpassent la force et la valeur.

La ruse et l'adresse peuvent plus que tout le reste pour se venger d'un ennemi.

Un fait curieux, c'est que des milliers d'années peut-être avant Esope des bardes sauvages faisaient parler les plantes et les animaux.

Au point de vue littéraire, comme au point de vue de l'invention, que valent ces fables? Un exemple en dira plus que la meilleure des dissertations. En voici donc une,

celle du *Renard et du Jaguar*. Il convient de noter en passant que maître Renard était célèbre dans les forêts du Brésil longtemps avant de se produire dans l'agora d'Athènes.

LE RENARD ET LE JAGUAR.

Ne fais pas le bien sans savoir à qui.

Un jour, en se promenant, le Renard entendit un cri rauque : ou... ou... ou.

« Qu'est-ce que cela ? je veux voir ».

Le Jaguar l'aperçut et lui dit : « Je suis né dans cette fosse, j'y ai » grandi, et maintenant je n'en puis sortir. Veux-tu m'aider à tirer » cette pierre ? »

Le Renard aida ; le Jaguar sortit et le Renard lui demanda « Que me » donnes-tu? «

Le Jaguar, qui avait faim, répondit : « Maintenant je veux te » manger ». Il le saisit et demanda : « Comment se paie un bienfait ? »

Le Renard répondit : « Un bienfait se paie par un bienfait. Il y a » dans le voisinage un homme qui sait toutes choses ; allons le lui » demander ».

Ils passèrent dans une île ; le Renard dit à l'Homme qu'il avait tiré le Jaguar de la fosse et que celui-ci, pour son salaire, le voulait manger.

Le Jaguar dit : « Je veux le manger parce que les bienfaits se » paient comme les méfaits ».

L'Homme dit : « C'est bien ; allons voir ta fosse ».

Tous trois partirent et l'Homme dit au Jaguar : « Entrez, je veux » voir comment vous étiez ».

Le Jaguar entra ; l'Homme et le Renard roulèrent la pierre, et le Jaguar ne put plus sortir. L'Homme dit : « Tu sauras maintenant » qu'un bienfait se paie par un bienfait ».

Le Jaguar resta dans la fosse, les autres s'en allèrent.

Cette lenda rappelle l'une de nos plus jolies fables, et nous devons reconnaître que *le Renard et le Jaguar* du barde sauvage ne font pas du tout mauvaise figure à côté du *Loup et de la Cigogne* que chantèrent Esope, Phèdre et La Fontaine.

A quelle époque remontent ces productions qui charment encore les loisirs des Indiens de l'Amazone et du Paraguay ? Peut-être à plusieurs milliers d'années, sûrement à l'âge de pierre.

Où virent-elles le jour ? Dans l'Amérique du Sud, sans aucun doute, puisque toujours elles en décrivent les sites, les plantes et les animaux.

D'après le docteur Hartt, l'une des lendas du *Jabuti* se trouverait en Afrique, dans le royaume de Siam et sur l'Amazone. Cette coïncidence est curieuse, mais toute fortuite, et ne prouve rien quant à l'origine des fables brasiliennes.

Leur transmission d'âge en âge, même depuis des milliers d'années, ne saurait étonner.

Avant de trouver leur Homère, les traditions de l'Asie, de la Grèce, de la Gaule passèrent de génération en génération par un enseignement oral régulier. Il en était de même dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du Nord. Dans le Soudan occidental, où l'art d'écrire est encore peu répandu, les *griots* que René Caillié, Mage et Paul Soleillet rencontrèrent dans presque tous les villages, auprès de tous les chefs, ont aussi pour mission de conserver dans leur mémoire le souvenir du passé.

Au seizième siècle, cette espèce de sacerdoce florissait au Brésil. Ceux qui en étaient revêtus portaient le titre de *payé*. Ils étaient à la fois devins, médecins et prêtres. Même en temps de guerre, les tribus ennemies les recevaient avec respect.

Dans un pays où les manifestations poétiques étaient fréquentes, surtout chez les femmes, on devait se transmettre pieusement les poésies qui avaient reçu la consécration des siècles et qui apportaient, avec un souvenir des ancêtres, des maximes qui avaient force de loi.

Le but des lendas, comme vous l'avez vu, était de subordonner la force à l'intelligence, à la patience et à la ruse. Faut-il y chercher autre chose? Un souvenir des révolutions telluriques qui ont épouvanté les premiers hommes? l'indice d'une lointaine parenté avec les peuples de l'Asie? des symboles astronomiques ou religieux? Non. Si ingénieuses que soient les explications de M. de Magalhães, il ne semble pas possible d'admettre que le *Jabuti* (Tortue) soit le symbole du Soleil, et le *Anta* (Tapir) le symbole de la planète Vénus. Ce qu'il y avait à chercher dans la lenda du *Jabuti et du Anta*, c'est cette belle maxime ainsi formulée par M. de Magalhães : *A força do direito vale mais do que o direito da força*, c'est-à-dire : La force du droit prime le droit de la force.

Il y a d'ailleurs dans l'introduction aux lendas des renseignements très curieux. Les lendas sont elles-mêmes un élément précieux pour la philologie et l'anthropologie, une véritable révélation sur l'homme de l'âge de pierre. On est

tout étonné de trouver dans les hommes de ces temps lointains des rivaux d'Esope, de Phèdre et de La Fontaine.

M. de Magalhães promet de continuer la collection de ces fables et de donner un dictionnaire tupi : après ce qu'il a fait pour la domestication des sauvages, il ne peut rendre à la science et à son pays un plus grand service.

VI

Les lendas ne composent pas tout l'héritage poétique des anciens brasiliens. A côté de ces ingénieuses fictions il y a des chants de guerre et des chants d'amour.

M. de Magalhães n'en cite que quelques exemples, mais ces exemples suffisent pour nous montrer sous un jour tout nouveau ces pauvres sauvages que les premiers explorateurs et des jésuites espagnols et portugais nous représentaient comme des brutes qui ne méritaient que peines et tourments.

Un guerrier des rives du Pará, pour qui l'amour avait des rigueurs, chantait :

Que de fruits encore verts
Et de jeunes fleurs sur le sol !
Que de sang répandu
A cause de l'amour !

Le Français, qui daignerait chanter ses peines de cœur, dirait-il mieux ?

Sur le Paraná, le sauvage chantait, et le fier Pauliste, son descendant, chante encore :

Pin, donne-moi une pomme ;
Rosier, donne-moi un bouton ;
Fille au teint brun, donne-moi un baiser ;
Je t'ai donné mon cœur.

Encore un de ces refrains, si étonnants par la forme et par l'ampleur des idées. Il a été recueilli sur la Cuyaba, dans la province de Matto-Grosso, là où domine le sang indien, où l'on trouve encore des aldées entièrement sauvages.

Le fauve demande la forêt ;
Le poisson demande les profondes eaux ;
L'homme demande la richesse.
La femme, la beauté.

Tandis que les hommes chantaient ainsi leurs amours, la jeune fille dont le cœur était pris, et que les lenteurs de la chasse ou de la guerre impatientaient, allait, à la chute du jour, au bord de la forêt, invoquer soit Rudá, le dieu de l'amour et de la génération, soit l'un de ses auxiliaires, Cairé (la pleine lune) ou Catiti (la nouvelle lune).

Elle disait à Rudá : « Rudá, toi qui es dans les cieux, » toi qui aimes les pluies, toi qui es dans le ciel.... fais » qu'Il ait, pour les autres femmes, de vilaines petites » blessures ; fais qu'Il se souvienne de moi, ce soir, quand » le soleil va disparaître à l'occident ».

Elle disait à Cairé: « Sus! Cairé, ô ma mère! fais arriver » cette nuit, à son cœur, mon souvenir ».

Elle disait à Catiti : « Catiti ! ô Catiti ! souffle-lui mon » souvenir ; voilà, je suis en ta présence : fais que seule- » ment j'occupe son cœur ».

Ces chants des jeunes filles sont encore répétés dans l'intérieur du Pará. On en conserve même la musique.

Sans faire un examen critique de ces poésies, il est permis de dire que plus d'un poète de nos pays civilisés n'a pas dépassé la vigueur de l'expression, la beauté des images, l'élévation de la pensée des bardes sauvages. On ne s'attendait pas, bien certainement, à trouver une telle littérature chez ces peuples qui mangeaient de si bon cœur leurs prisonniers, surtout leurs prisonniers portugais ou *Peros*.

VII

Entrons plus avant dans la vie du pauvre Brasilien. Pénétrons dans une aldée. Oublions les récits des premiers explorateurs portugais, espagnols et jésuites, qui n'ont rien compris ou n'ont rien voulu comprendre à l'état social des Indiens. Suivons M. de Magalhães, qui, dans un séjour de dix ans, soit comme voyageur, soit comme gouverneur de province, a visité plus de cent aldées, connu environ trente tribus constituant des nations les unes à demi-civilisées, les autres absolument étrangères aux institutions, aux idées, à la civilisation européennes. Nous

avons en lui un guide sûr, car il raconte ce qu'il a observé personnellement ou recueilli de témoins dignes de foi.

Les sauvages qui sont hors du contact de la civilisation présentent dans les relations conjugales tous les types, depuis la communauté des femmes jusqu'à une sévérité de mœurs inconnue des sociétés chrétiennes. Des tribus ignorent le mariage, dans d'autres l'épouse infidèle subit la peine du bûcher.

Les puissantes tribus Cahyapós (Gradahús, Carahós, etc.) qui étendent leur domination sur les provinces de Paraná, Matto-Grosso, Maranhão et Pará jusqu'aux rives du Xingú, font du mariage une alliance à durée limitée. Après la gestation et l'allaitement de chacun de ses enfants, la femme Cahyapa reprend sa liberté, c'est-à-dire qu'elle peut se choisir un nouveau mari. Ces changements d'époux n'impliquent aucune idée d'immoralité.

L'homme peut avoir plusieurs femmes à la fois, s'il est assez adroit chasseur pour les nourrir.

Ces sauvages aiment beaucoup les enfants, même ceux qu'ils enlèvent à leurs ennemis pendant la guerre ; leurs femmes se conduisent sagement ; mais la famille n'existant pas chez eux, ils traverseraient toute l'éternité sans faire le moindre progrès.

Le Guató du Paraguay brésilien est polygame et pousse jusqu'à l'extrême les droits de l'homme sur la femme.

On ne sait rien encore des cérémonies du mariage, ni des droits de la femme. Quand M. de Magalhães était gouverneur de la province de Matto-Grosso, il avait trop de

préoccupations pour étudier à fond toutes les parties de la vie des sauvages.

Néanmoins il a pu recueillir sur les femmes des renseignements précis.

Elles sont sages et modestes. Quand elles parlent à un étranger, c'est toujours les yeux baissés ou fixés sur leur mari. Quand un étranger entre à l'improviste dans leur cabane, elles se tournent vers leur mari et continuent leur travail sans lever les yeux.

Les Guatós ne pardonnent jamais une offense à leurs femmes.

Les Espagnols leur ont enlevé un certain nombre de femmes, et cette blessure est encore saignante, après plus de deux cents ans. Les Guatós en parlent avec autant d'amertume et de haine que si c'était vieux de quelques jours. Pour eux, les Paraguayens sont toujours des Castillans et les Brésiliens des Portugais. Qui sait, dit M. de Magalhães, si ce vol de femmes n'est pas la cause de la fidélité que ces sauvages nous ont gardée pendant la dernière guerre !

Le docteur Carvalhal, que les hasards de cette guerre ont forcé de chercher un refuge chez les Guatós, insiste dans ses récits sur la sagesse, la modestie et l'honnêteté de leurs familles.

Les Chambioás brûlent les femmes infidèles. C'est la loi; mais Francisco do Monte de San Victo, missionnaire capucin, qui vécut longtemps parmi eux, ne l'a jamais vu appliquer.

Chez ces peuples, les mariages sont soumis à des règles très sévères. L'homme ne peut se marier avant l'âge de vingt-cinq ans, et l'on n'approuve pas qu'il use de son droit avant trente. Les femmes doivent avoir l'âge de puberté. Ce qui paraîtra bien étrange, ces sauvages exigent l'observation rigoureuse du neuvième commandement du Décalogue (1).

Ils donnent pour motifs de ces rigueurs que les enfants nés dans des conditions légales et morales, de parents dans la force de l'âge, ont seuls les qualités physiques et intellectuelles qui peuvent assurer l'indépendance et la perpétuité de la nation. « L'instinct de la conservation et l'amour paternel, dit M. de Magalhães, s'unissent au sentiment de l'honnêteté pour faire de l'Indien un homme vulgaire, mais plus moral que le chrétien civilisé ». L'opinion contraire, dit le même auteur, est fondée sur des observations superficielles ou sur des faits isolés. En réalité, « la famille sauvage est aussi morale que la famille chrétienne, étant donné toutefois ses coutumes, sa religion et ses moyens d'existence. »

Nous savons, par les vieux voyageurs français, que les tribus du littoral n'avaient pas, en dehors du mariage, la chasteté des Chambioás ; cependant nous admettons, avec M. de Magalhães, que la famille sauvage est ce qu'elle doit

(1) Chez les Roucouyennes les candidats au mariage sont soumis à des épreuves très pénibles. (Le docteur Crevaux, *de Cayenne aux Andes, par l'Oyapock, le Yari, le Parou, l'Amazone et l'Iça. Retour par le Yapoura.*— (*L'Exploration* 1880, 4 janvier, pp. 148, 149.)

être, c'est-à-dire l'expression des nécessités sociales que lui impose son état de civilisation.

Les chants d'amour et la moralité de la famille sauvage porteraient à croire que la femme est l'égale de l'homme. Il n'en est rien.

En tupi, le sexe faible s'appelle *couna*, expression peu galante composée de deux mots qui signifient *langue courante*. Quand la femme a été conquise par les armes, elle n'est pas seulement, comme celles de toutes les tribus, la servante, presque l'esclave de son époux : elle ne peut, sous peine de mort, parler la langue des hommes. Elle conserve ainsi, contre sa volonté, des langues de peuples qui ont disparu depuis longtemps. M. de Magalhães a encore retrouvé des traces de cette étrange coutume ; notre ami, M. Lucien Adam, a constaté devant le Congrès des Américanistes (session de Bruxelles) que, chez les Caraïbes, les femmes parlaient un langage différent de celui des hommes ; enfin, sous la date du 15 décembre 1879, il nous écrivait que le même phénomène s'est produit, sur une échelle bien moindre, dans le chiquito, idiome bolivien, dont il publiait alors la grammaire.

A côté de ce fait, presque barbare, il y en a d'autres d'un caractère tout opposé.

L'Indien ne peut, sous peine de ridicule, s'arrêter aux bavardages et aux taquineries de sa femme, ni l'empêcher de faire ses volontés ; mais il est loin de la mépriser, comme font les moralistes hindous, qui prétendent que la fille du dieu Indra elle-même ne résisterait pas à dix pièces de

monnaie ; il est loin de l'avilir, comme faisait le Wende, de la traiter comme une esclave et de la vendre comme une marchandise, de la contraindre de s'égorger ou de se laisser brûler vive sur sa tombe (1), de considérer sa vie comme sans valeur ; elle ne croit pas, comme la pauvre femme wende (russe ou polonaise), faire œuvre de bonne mère en tuant ses filles à leur naissance. Alors même qu'elle a été conquise à la guerre, la femme brasilienne tient dans la famille une place honorable.

L'esclave est considéré comme un membre de la famille, et jamais, pas plus que la femme et l'enfant, il n'est réprimandé ou commandé. « C'est un peuple », dit Claude d'Abbeville, « qui ne veust estre conduit par la rigueur, » ains seulement par la douceur et par la raison ». Le prisonnier de guerre épouse souvent la fille de son maître et vit libre, tranquille, heureux, insouciant comme s'il ne devait jamais être mangé.

Yves d'Evreux possédait un jeune esclave dont les maîtres avaient décidé la mort peu de temps avant l'arrivée des Français. Cet esclave, étant tout petit, avait vu ses maîtres manger sa mère dont il ne parlait jamais sans pleurer amèrement. Cependant il leur donnait le nom de père et de mère et avait pour eux la plus vive affection. De leur côté, ces sauvages l'aimaient tendrement et venaient,

(1) Cette horrible coutume ne cessa en Pologne qu'au xe siècle, et en Russie qu'au xie. (M. X. Marmier, *Lettres sur le Nord;* Paris, Hachette, 1857, p. 27.)

pour le voir, d'un village éloigné de plus de cinquante lieues.

D'après André Thevet, un sauvage mourrait de honte s'il voyait son voisin ou son prochain avoir faute de ce qu'il a en sa puissance. Le P. Yves d'Evreux dit de son côté qu'il « reconnaissoit par expérience combien les Sauuages » sont tendres en amour vers leurs parens, et leurs parens » vers eux ».

Le sauvage ne parle que posément, après avoir réfléchi. Il est constant dans ses opinions, mais il suit facilement la voix de la raison.

Les Français prouvèrent à leurs voisins, avec beaucoup de douceur et de bienveillance, sans imposer leur volonté, qu'ils feraient sagement de ne plus se peindre le corps, de ne plus se défigurer avec des botoques (1), de ne plus s'arracher la barbe, les cils et les sourcils, de ne plus manger leurs prisonniers, de n'épouser qu'une seule femme : presque tous suivirent ces conseils, sauf en ce qui concerne la monogamie, parce qu'un grand nombre de femmes était un signe et une cause de richesse, de considération et d'alliances.

Les femmes furent beaucoup moins dociles que les hommes. On ne put jamais les décider à mettre des vêtements. Il est vrai qu'elles donnaient de leur persévérance

(1) Pierre polie, souvent assez grosse, qu'ils s'incrustaient dans la lèvre inférieure et parfois dans les joues. La botoque est aussi portée dans certaines parties du Soudan.

une excellente raison. « Nous nous baignons sept à huit fois par jour, disaient-elles; ne serait-ce pas trop d'affaires que de nous habiller et de nous déshabiller si souvent ? » Il y avait peut-être aussi l'habitude, l'attachement aux coutumes nationales. Villegaignon avait dans son fort de la baie de Rio de Janeiro des femmes esclaves. Il fallait leur donner des coups de fouet pour leur faire mettre des vêtements. La nuit, quand le trop dévot et trop pudique Villegaignon et les Français dormaient, les pauvres femmes rejetaient les vêtements et se promenaient nues. En vérité, cela n'est pas un caprice.

Il y a encore un point sur lequel les Français, moines et guerriers, ne réussirent pas du tout.

Dans certaines tribus Tupinambas, les jeunes filles choisissaient habituellement pour époux des vieillards. Celles-là sont hors de cause, car partout, dans l'état de mariage, l'infidélité est punie de mort.

Dans d'autres tribus, au contraire, les filles se mariaient volontairement un peu tard parce que, hors du mariage, elles étaient absolument libres de leurs actions, et cette liberté, elles la mettaient largement à profit. Si quelqu'un s'avisait de leur reprocher certains écarts, elles riaient, et tout était dit. Aussi, quand un Français prétendait que son esclave fût sage, elle lui répondait nettement : « Prens nous dõc à femme, puisque tu ne veux que personne nous chérisse. »

En ce qui concerne la religion, les femmes étaient aussi dociles, plus dociles même que les hommes. Tous les

anciens voyageurs s'accordent à dire que ces peuples imitaient ce qu'ils voyaient faire et qu'il suffisait, pour les convertir au christianisme, de se faire entendre d'eux.

Les enfants, les femmes, les hommes aimaient et respectaient leurs parents et leurs aînés. Dans aucun pays la vieillesse ne fut plus honorée ; dans aucun pays les parents et les citoyens n'eurent les uns pour les autres plus de bienveillance et d'affection.

Il y avait au Brésil une coutume bien singulière que l'on a constatée d'ailleurs dans la Guyane (1), au Grönland, au Kamschatka, chez les Chinois du Yun-nān et les Dyaks de Bornéo, dans le nord de l'Espagne, dans le Béarn et en Corse : c'est la *couvade*.

Voici comment la *couvade* est dépeinte par un bon vieux moine normand, Yves d'Evreux : Dès qu'un sauvage est père, « il se couche pour faire la gésine au lieu de sa femme, » qui s'employe à son office coustumier, et lors toutes les » femmes du village viennent le voir et visiter couché en » ce sien lict, le consolant sur la peine et douleur qu'il a eu » de faire cet enfant, et est traitté comme fort malade et » bien lassé, sans sortir du lict ».

Sir Lubbock, dans ses *Origines de la civilisation*, et M. de Quatrefages, dans son magnifique travail sur *l'Espèce humaine*, donnent sur la *couvade* de curieux renseignements.

(1) Voir la curieuse description faite par le docteur Crevaux. (*L'Exploration*, 1880, 4 janvier, p. 487.)

VIII

Il y aurait beaucoup à dire encore sur les mœurs du sauvage brésilien, mais ne pouvant, dans cette brève étude, qu'effleurer le sujet, nous allons maintenant parler de ses croyances religieuses.

D'après sir John Lubbock, les conceptions religieuses donneraient plus particulièrement la mesure du développement intellectuel des peuples. M. de Quatrefages ne partage pas cette manière de voir. Selon nous, les conceptions religieuses se reflètent dans les mœurs et répondent soit à des nécessités sociales, soit à certaines aspirations ou à des terreurs superstitieuses ; elles indiquent pour chaque peuple la limite extrême de sa crédulité, la forme et la subtilité de son génie.

Comme tous les sauvages, ceux du Brésil n'aiment pas à parler aux Européens de leurs croyances; ils n'aiment pas le sourire dédaigneux ou les paroles offensantes dont les Blancs, non les plus sages, paient leurs révélations. On ne savait donc rien ou presque rien de leur théogonie, mais cela n'a pas arrêté les voyageurs peu attentifs ou peu scrupuleux.

M. de Magalhães, malgré ses efforts et sa situation particulière, n'a recueilli que des renseignements incomplets ; mais ces renseignements sont certains, projettent une grande lumière et réduisent à néant les récits fantastiques des anciennes relations.

Déjà M. Ferdinand Denis, dans son Histoire du Brésil, a dit que la mythologie des races tupiques étonnait par son développement métaphysique; M. de Magalhães montre qu'elle étonne aussi par le caractère de ses divinités.

Tupan est le dieu excellent, puissant et terrible. Il se manifeste, comme le Jéhovah d'Israël, par le tonnerre et l'éclair. Il est partout, il a tout fait. Son nom signifie *Qu'est-ce ?* C'est le *Deus incognitus* des Latins.

Au-dessous de Tupan, il y a trois grandes divinités : le *Soleil*, créateur des êtres vivants; la *Lune*, créatrice des végétaux; *Perudá* ou *Rudá* qui préside à l'amour et à la reproduction des êtres créés.

Viennent ensuite des génies de différents ordres qui se partagent la création. Chaque lac, chaque rivière, chaque espèce animale ou végétale a son génie protecteur, sa *mère*. Ces naïves croyances, qui rappellent l'antiquité classique et le moyen-âge, sont encore très vivaces dans les provinces de Matto-Grosso, de Goyaz, du Pará et de l'Amazone.

Dans toutes les divinités de l'Amérique, les anciens voyaient des démons. C'est absurde, dit nettement M. de Magalhães ; c'est la proposition contraire qui est vraie.

Ainsi d'ailleurs que le constate sir Lubbock, la mythologie d'aucun peuple sauvage ne comporte un être spirituel du caractère de notre Satan. *Jurupari* dont Yves d'Evreux nous entretient longuement et que Léry décrit sous le nom d'*Aygnan*, Jurupari est tout simplement une personnification du cauchemar, la source miraculeuse de l'abondance

et des respects dont jouissent les *pagès* ou sorciers; si ces messieurs nous en veulent, tant pis! mais nous dirons que le Jurupari est leur invention la plus subtile, celle qu'ils exploitent avec le plus d'impudence, pour laquelle ils ne craignent pas de fausser le jugement et de troubler la raison de peuples nés très intelligents.

Quant aux dieux, leur caractère est la bienfaisance.

Anhanga (1) est le dieu de la chasse *do campo* (de la plaine) et veille à la conservation du gibier. Il ne défend pas d'en tuer, mais il punit ceux qui le détruisent sans nécessité.

Aucune loi ne protégeant les animaux qui fournissent au sauvage une partie notable de son alimentation, on voit, sans être un grand clerc, que l'action de cette divinité est tout à l'avantage des tribus.

Cahaporá, homme colossal, couvert de poils noirs et monté sur un sanglier blanc, est le dieu protecteur, la *mère* de la faune sylvestre ou *do matto*. Malheur à qui le voit! Mais qui le voit? Le chasseur qui par caprice ou méchanceté, sans souci de l'avenir, détruit toute une famille d'animaux.

Cahaporá, comme Anhanga, permet l'usage et réprime l'abus. Sa mission est évidemment bienfaisante et le vieux poète qui le conçut ne pouvait mieux faire.

Uanyara protège les poissons. C'est très bien; mais on

(1) Il ressemble beaucoup, par le nom, à la divinité tamoule *An'angan* (le dieu incorporel) et à *Anangu* (l'être redoutable par excellence).

assure que souvent il aime les filles des hommes. Cela veût dire que les jeunes sauvagesses ne sont pas moins subtiles que les belles grecques de l'ancien temps et qu'elles savent échapper aux rigueurs légales en faisant jouer à Uanyara le rôle de la divinité du Scamandre.

A cette divinité discrète et cosmopolite, nous préférons les serpents de Rudá, notamment ceux du lac Juá, près de Santarem. Quand on leur présente une jeune fille, si elle est sage, ils font entendre de douces mélodies ; si elle n'est pas sage, ils la mangent. Ces serpents imaginaires sont la sauvegarde des mœurs ; malheureusement, comme vous l'avez vu, ils ne fréquentaient pas le littoral.

Nous ne passerons pas en revue toutes les divinités brasiliennes, mais nous constaterons, avec tous nos vieux voyageurs, que les Brasiliens croyaient à l'immortalité de l'âme.

IX

« L'Indien », dit Chateaubriant, « n'était pas sauvage ; » la civilisation européenne n'a point agi sur le pur état de » nature, elle a agi sur la civilisation américaine commen- » çante. Si elle n'eût rien rencontré, elle eût créé quelque » chose ; mais elle a trouvé des mœurs et les a détruites, » parce qu'elle était plus forte et qu'elle n'a pas cru devoir » se mêler à ces mœurs. »

En écrivant ces éloquentes paroles, Chateaubriant pensait aux Natchez ; il en aurait pu dire tout autant des indi-

gènes du Brésil, car, bien des siècles avant la découverte de l'Amérique, ils étaient agriculteurs et vivaient en société.

D'après les révélations de la géologie et de l'archéologie, c'est même dans cet état de civilisation qu'ils auraient atteint les rives de l'Amazone et du Paraguay.

Les armes et les ustensiles en silex taillé font complétement défaut. On n'a pas découvert un seul homme fossile d'une authenticité incontestable ; on n'a pas trouvé un seul des instruments qui caractérisent l'âge de chasse et l'âge pastoral.

La période agricole, au contraire, a laissé des traces nombreuses qui la font remonter à l'âge de la pierre polie.

Sur la Cuyaba et le Paraguay (province de Matto-Grosso), dans l'île Marajo et dans son lac Arary (embouchure de l'Amazone), dans des lacs et dans des plaines périodiquement immergées, on trouve de grandes îles artificielles connues sous le nom d'*aterros*. Elles sont la représentation gigantesque d'animaux du pays, et rappellent les *Mounds emblématiques* du Haut-Mississipi et spécialement du Wisconsin, qui reproduisent aussi, avec une grande exactitude, les animaux sauvages de la contrée. Ces constructions, les plus anciennes de l'Amérique du Nord, sont l'œuvre des *Mound-Builders*, grand peuple qui laissa de son passage des traces ineffaçables, mais dont on ignore l'origine et la destinée. Il est pour nous comme ces comètes errantes qui, venues on ne sait d'où, illuminent un instant notre horizon et se replongent dans l'inconnu. Sur les

aterros, comme autour des *Mounds emblématiques*, vivaient des tribus entières.

Leur construction a nécessité le concours d'un très grand nombre de bras, d'une masse d'hommes vivant en société. Leurs fouilles, qu'il serait très important de continuer, ont donné des instruments en pierre polie et de grossières poteries.

Le P. Jaboatão, dans son *Orbe serafico*, et Vasconcellos ont prétendu que les anciennes tribus brésiliennes ne connaissaient pas l'usage du feu. Elles auraient donc été dans le premier âge de la vie humaine, alors que l'homme, à l'état réellement sauvage, avait pour arme la branche qu'il arrachait à l'arbre et le caillou qui roulait sous son pied, alors qu'il vivait de fruits et de chairs crues. Mais M. de Magalhães a prouvé le contraire en montrant divers objets en argile cuits au feu, notamment la tête d'une statuette d'homme et une espèce de sifflet (1) provenant d'un *aterro* et trouvés dans une position qui ne laisse aucun doute sur leur antiquité. M. de Magalhães démontre en outre que ces premiers habitants se servaient du feu pour la cuisson de leurs aliments, la fabrication de leurs poteries et la distillation des simples dont ils empoisonnaient leurs flèches; pour abattre des arbres et creuser des canots; pour la chasse et la pêche; pour l'amendement des terres par la

(1) Ce sifflet servait et sert encore à imiter le chant de l'*Inambú*, espèce de perdrix dont la chair est excellente. Au moyen de cet instrument, l'Indien attirait le pauvre oiseau et le tuait tout à son aise.

combustion des plantes et des arbres ; pour se télégraphier, comme nos ancêtres les Gaulois, un lieu de réunion, la présence d'un chef, l'approche et la force d'un ennemi.

On peut donc admettre, avec M. de Magalhães, que nos sauvages étaient agriculteurs quand ils prirent possession du Brésil.

Comme avant d'être agriculteurs ils furent nécessairement chasseurs, puis pasteurs, leurs races ont vu le jour sous d'autres cieux.

M. de Magalhães pense qu'ils ont stationné dans les *araxás* ou sommets de la Cordillère des Andes ; que c'est dans ces âpres solitudes que l'on devrait chercher leurs plus anciennes traces sur la terre sud-américaine ; qu'ils ont dû précéder de bien des siècles l'invasion du Pérou par les races incasiques, ce qui semble en effet confirmé par leur ignorance des métaux (1).

Sur tous ces points, d'accord.

Mais quand l'éminent écrivain prétend démontrer qu'ils ont eu pour berceau les plateaux de l'Asie, nous ne partageons plus son avis.

Ne croyez pas que nous nous placions sur un terrain théologique. Nous sommes, au contraire, sur un terrain tout grand ouvert aux investigations de la science. Un soir, à la Société de Géographie de Paris, nous avions à exprimer

(1) Chez les sauvages du Brésil, l'idée de métal se confondait avec celle de pierre. Ils n'ont pas de mots pour désigner les métaux. Ainsi, ils appellent l'or une pierre jaune, l'argent une pierre blanche, le fer une pierre noire, le cuivre une pierre jaune fausse.

un avis sur la situation du Paradis terrestre, c'est-à-dire sur le point de la terre qui vit le premier couple humain. Nous avons fait cette demande à un prêtre de nos amis, ancien missionnaire au Brésil, et maintenant professeur à l'Université catholique : Où placez-vous l'Eden ? — En Mésopotamie. — Jamais. — Cela m'est égal, ce n'est pas article de foi.

Et il avait raison. Il connaissait sa cosmographie du moyen-âge.

Les Pères de l'Eglise et après eux les cosmographes, depuis Cosmas Indicopleustès jusqu'à Christophe Colomb, ont placé l'Eden dans une terre inaccessible de l'Extrême-Orient, — à l'est de l'Asie, — en Afrique, — en Amérique, — en Océanie, — à quelques lieues d'ici, à Hesdin, dans le Pas-de-Calais, — au pôle nord, — dans la lune, — dans le troisième et enfin dans le quatrième ciel. En 1691, dans un mémoire académique resté célèbre, Daniel Huet, évêque d'Avranches, l'a placé en Mésopotamie. On dit, depuis, qu'il fut en Mésopotamie, mais on compte sans les archéologues et sans les anthropologistes.

Il est aujourd'hui hors de doute que l'homme a existé antérieurement à la période géologique actuelle. Peut-être que son berceau n'existe plus. Nous n'avons pas une idée nette des révolutions telluriques qui ont épouvanté les premières générations. La géographie de ces temps lointains nous est inconnue. Nous n'avons encore que des hypothèses sur le point précis du globe qui, le premier, permit

la vie humaine (1). Nous ignorons les causes, les facilités,

(1) Nous disions en juin 1876, devant la Société de Géographie de Paris (*Création d'observatoires circumpolaires. Examen du discours de M. Charles Weyprecht. Principes fondamentaux de l'exploration arctique*, dans le *Bulletin de la Société*, cahier de septembre 1877), que dans l'état de nos connaissances on devait faire remoncer jusqu'au pôle nord les premières manifestations de la vie. Le dernier voyage de Nordenskiöld a singulièrement fortifié cette hypothèse et M. de Quatrefages a pu dire : « On a cru longtemps, et des hommes éminents » affirment encore que l'homme a pu apparaître seulement dans une » contrée chaude, où il n'avait besoin ni de vêtements ni d'abri, où » des fruits sans cesse renouvelés assuraient sa nourriture en atten- » dant que son intelligence se fût développée et que ses industries » fussent nées. Ne songeant en outre qu'à l'état actuel des choses, » ces écrivains ont placé notre point d'origine dans les environs des » tropiques. Mais l'étude des races et des langues humaines nous » ramène invinciblement vers la haute Asie; et le refroidissement » graduel du globe, l'antiquité géologique de l'homme, deux faits » aujourd'hui indiscutables, nous conduisent bien plus loin vers le » nord.

« Les découvertes de Nordenskiöld apportent un argument nouveau » et des plus sérieux à cette manière de voir; et peut-être le temps » n'est pas éloigné où on sera contraint d'aller chercher le berceau » de notre espèce jusque sous le pôle lui-même. » (Banquet offert à Nordenskiöld par la Soc. de Géogr. de Paris. — Toast de M. de Quatrefages. Dans la *Nature*, nº 361, p. 339).

Les peuples qui vivent sur la lisière de la calotte polaire : les Lapons les Samoièdes, les Tschoudes, les Esquimaux, ont vraisemblablement une origine commune; s'il est un fait scientifiquement démontré, c'est la direction nord-sud des migrations. Il y a donc peu de chances pour que les peuples de l'Amérique aient leur berceau dans la plaine de la Mésopotamie.

les difficultés de la dispersion des hommes, des animaux et des plantes.

Qui plus est, comme le dit M. de Quatrefages : « Nous » ne connaissons pas l'homme primitif ; nous le rencon- » trerions que, faute de renseignements, il serait impos- sible de le reconnaître ». Tout ce que nous savons, c'est que la race aryane est la dernière venue.

Quand donc on prétend que les Américains viennent de l'Asie, on rappelle cet aveu que faisait, il y a 280 ans, le jésuite Acosta : « La raison pour laquelle nous sommes » contraints de dire, que les premiers hommes des Indes » sont venus de l'Europe ou de l'Asie, est pour ne contre- » dire à la saincte Ecriture ».

C'est pour ne pas contredire à la Sainte Ecriture que nous avons des hypothèses hasardées, de ces théories fantaisistes dont nous devons vous dire un mot.

X

Il y a quelques années, M. Oppert et notre compatriote M. Ménant ont découvert que la civilisation sémitique a succédé à une civilisation plus ancienne à laquelle ils donnent le nom de Sumer. Que sait-on des Sumériens? Qu'ils ont inventé les caractères cunéiformes employés successivement par les empires de Chaldée, d'Assyrie, des Achéménides, des Séleucides, et encore en usage l'an 81 de l'ère vulgaire ; on sait qu'ils avaient des lois écrites ; que,

pendant des siècles, leurs lois et leur langue furent étudiées par les conquérants qui, l'un après l'autre, occupèrent le pays. Que conclure de cela ? Qu'ils furent les Romains de cette partie de l'Asie et qu'ils imposèrent aux vainqueurs leur civilisation, ce qui revient à dire qu'ils sont restés dans leur patrie (1).

Cependant, la découverte de MM. Oppert et Ménant était à peine connue, on commençait seulement à épeler le sumérien, que déjà un savant anglais, M. Hyde Clarke, prétendait prouver que cette langue a des filles en Amérique. Notre ami, M. Lucien Adam, a fait justice des assimilations de M. Hyde Clarke.

En même temps, M. Francis Allen, dans un mémoire, qui d'ailleurs a beaucoup de bon, conduit bravement les Sumériens des rives de l'Euphrate aux plages du Pérou.

Si les Sumériens sont allés au Pérou, ils ont passé par la Tour de Babel, car ils n'ont pas porté dans leur nouvelle patrie le moindre vestige de leur langue ; ils se sont plongés dans le Léthé, puisqu'ils n'ont rien conservé de leurs lois, de leurs formules juridiques, de leurs légendes ; ils eurent enfin ce malheur, unique dans l'histoire, de perdre l'écriture après l'avoir inventée.

Est-il possible d'admettre qu'ils aient perdu l'écriture et conservé leur architecture ? Evidemment non. Dès lors

(1) MM. Oppert et J. Ménant, *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée ;* Paris, Maisonneuve, 1877, gr. in-8°. — M. Ménant, *la Bibliothèque du palais de Ninive*, Paris, E. Leroux, 1880, in-18.

qu'importent les similitudes que M. Francis Allen constate entre les monuments de l'Amérique Centrale et ceux de l'Asie ?

Une question se pose ici d'elle-même : quel est le type primitif des monuments du Mexique et du Yucatan ? Ce type est celui des pyramides en terre tronquées des environs des grands lacs de l'Amérique du Nord.

. Ces pyramides, qui grandissent et se perfectionnent à mesure qu'on approche du golfe du Mexique, conservent constamment leurs formes architecturales et leur double destination de temple et de tombeau : le *teocalli* du Mexique est un tumulus monumental.

Elles couvrent tout l'immense bassin du Mississipi et portent le nom des peuples mystérieux qui les élevèrent : les *Mound-Builders.*

Des essaims de *Mound-Builders* ont passé, par les cañons des Montagnes Rocheuses, sur le versant du Pacifique. M. Edwin Barber leur donne le nom de *Town-Builders,* quand ils construisent des villages en pierre, et de *House-Builders* quand ils creusent dans des parois verticales de rochers, à plus de 200 mètres au-dessus du niveau des rivières, des demeures qui rappellent en grand les Kehoûf Soultân de l'oasis de Wargla.

Ces diverses constructions, œuvre d'un peuple pacifique et agriculteur, résisteront encore pendant des siècles à l'action du temps.

Elles couvrent les grandes vallées arrosées par le Rio

San Juan, le Rio Grande del Norte et le Colorado occidental, soit une aire d'environ 200,000 milles carrés.

Pour M. Edwin Barber, les *Town-Builders* et les *House-Builders*, qu'il désigne sous le nom commun d'*Anciens Pueblos*, ont appartenu au cycle de la civilisation Toltèque, et l'on a ainsi une série ascendante de trois branches d'une même race dont les ouvrages s'étendent, presque sans interruption, du Canada à l'Amérique du Sud, savoir : les *Mound-Builders*, les *Pueblos* et les *Toltèques* dont les ruines couvrent le Mexique et l'Amérique centrale.

Dans l'hypothèse de M. Francis Allen, les Toltèques auraient essaimé du Mexique au lac Supérieur. Comme il est parfaitement reconnu, au contraire, que les émigrations primitives ont eu lieu du nord au sud, des contrées glaciales aux pays du soleil, il est clair que M. Allen s'est mépris sur l'origine des monuments de l'Amérique centrale.

Pour prouver l'origine asiatique des sauvages du Brésil, M. de Magalhães fait appel aux théories linguistiques de M. Fidel Lopez.

M. Fidel Lopez, dans un travail d'ailleurs très remarquable (1), croit avoir trouvé dans le quichua une langue aryenne.

Ce n'est pas la comparaison des grammaires mais celle des vocabulaires qui donna cet étonnant résultat.

(1) *Les races aryennes du Pérou. Leur langue, leur religion, leur histoire.* Paris, Franck, 1871, in-8o.

En comparant le lexique quichua au lexique sanskrit, M. Lopez a d'abord trouvé cinq ou six mots qui pourraient passer pour des racines communes. Cela n'était pas suffisant pour permettre d'affirmer que le quichua tire son origine de la langue monosyllabique qui engendra le sanskrit. Mais les étymologistes ont des règles d'une merveilleuse élasticité. Comme le disait ironiquement Voltaire, cet implacable ennemi de l'absurde : « l'étymologie est une » science dans laquelle les voyelles n'ont aucune impor- » tance, et où les consonnes n'en ont guère plus. »

En faisant permuter les voyelles, « qui n'ont pas d'importance » et les consonnes « qui n'en ont guère plus », en choisissant, dans chaque mot, pour racine, la syllabe qui lui convient, en identifiant *equus* avec *alfana,* M. Lopez finit par trouver dans le quichua un millier de racines sanskrites. Il dit alors, et de très bonne foi, *le quichua est une langue aryenne agglutinante*, c'est-à-dire une langue de quinze siècles au moins plus ancienne que le sanskrit védique dont les monuments littéraires constituent le plus imposant témoignage de l'antiquité de notre race. M. Henry (1), tout en appréciant la valeur hors de pair de l'œuvre de M. Lopez, passe le scalpel dans la partie linguistique de cette œuvre et démontre que le quichua n'a aucune parenté avec les langues aryennes ; il démontre en

(1) *Le Quichua est-il une langue aryenne? Examen critique du livre de don V. F. Lopez : les Races aryennes du Pérou.* (Congrès international des Américanistes. Compte-rendu de la seconde session. Luxembourg, 1877. Paris, Maisonneuve, t. II, pp. 75-157.)

outre que le savant écrivain a fait fausse route en comparant les vocabulaires au lieu de comparer les grammaires.

Ce n'est pas, en effet, par la ressemblance fortuite d'un plus ou moins grand nombre de racines que l'on peut prouver la commune source de deux langues : c'est par la comparaison des grammaires. Or, en 1877, M. Lucien Adam a comparé seize langues américaines [grammaires et lexiques] (1), et il ressort de cette comparaison que « les » langues sont actuellement divisées en familles irréduc- » tibles, et ainsi, elles se trouvent les unes au regard des » autres, dans l'état où elles seraient s'il y avait eu primi- » tivement plusieurs couples humains ».

Etudier les langues dans le but d'arriver à une langue primitive, source unique de toutes les langues, c'est un jeu d'enfant. Des milliers de maillons de la chaîne humaine et de la chaîne des langues ont disparu pour toujours, sans laisser aucune trace. Comment dès lors remonter cette chaîne jusqu'à la création même de l'homme.

Quand un savant proclame le résultat de ses investigations sur l'origine du langage, bien des personnes croient la religion menacée : c'est une erreur profonde. Il y a cent ans, le jésuite Lorenzo Hervas y Pandura, se plaçant au point de vue de la foi, a remarqué, avec beaucoup de raison, que le Judaïsme, le Christianisme et le Mahométisme étaient parfaitement désintéressés dans les résultats auxquels

(1) *Examen grammatical comparé de seize langues américaines, loc. cit.*, t. II, pp. 161-244.

peut conduire l'étude des langues. En effet, « du moment » où il est écrit que l'unité linguistique a été irrémédia- » blement brisée devant Babel, nul ici-bas ne peut dire » dans quelle mesure l'action destructive s'est exercée ; et, » si la Science vient à démontrer qu'il existe aujourd'hui » un assez grand nombre de familles linguistiques n'ayant » entre elles rien de commun, quel intérêt peut-on avoir » à se mettre en opposition avec elle ? (1) »

Il est clair qu'on ne peut, ni par l'ethnographie, ni par la linguistique, déterminer quant à présent le lieu d'origine des Brasiliens, pas plus que de toutes les autres nations américaines.

Est-ce à dire qu'avant Christophe Colomb il n'y eut aucun rapport entre l'ancien et le nouveau continent ?

Il est incontestable, au contraire, que, du jour où l'homme s'est aventuré sur l'Océan, les hasards des vents et des courants ont jeté sur les côtes d'Amérique des hommes de l'Europe et de l'Asie. On trouve dans Diodore de Sicile des indices que les Carthaginois ont fréquenté les côtes du Nouveau Monde. Plutarque et Théopompe semblent avoir quelque connaissance du Grönland, du Labrador et des rives du Saint-Laurent. Pythéas de Marseille a certainement vu l'Islande. Aristote, Sénèque, Pline et Macrobe, Isidore de Séville et Raban Maur, Capella, Guillaume de Conches et Geoffroy de Saint-Victor ne font pas sur l'Amérique de simples conjectures, surtout Macrobe,

(1) M. Lucien Adam, *op. cit.*, t. II, p. 243.

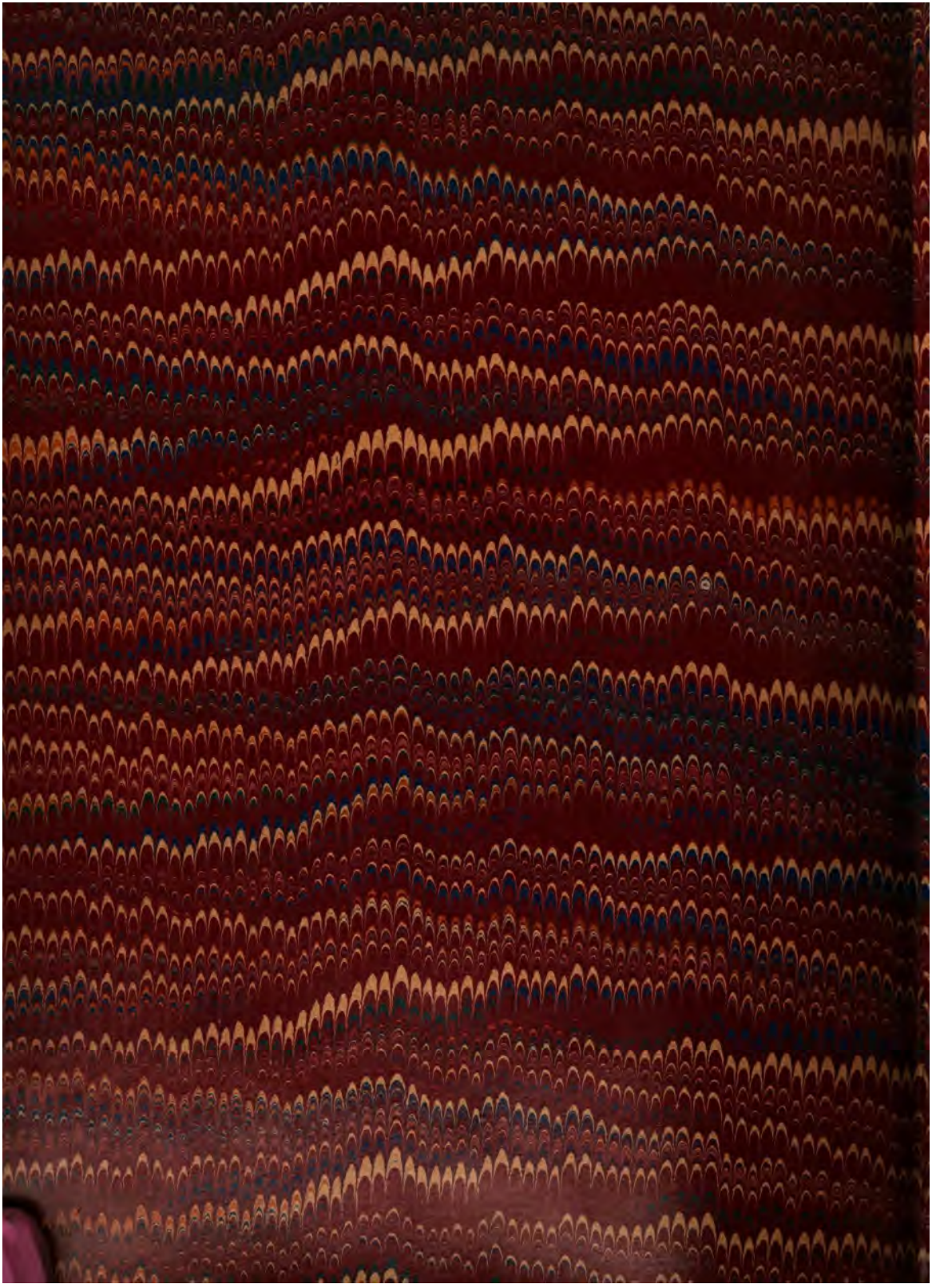
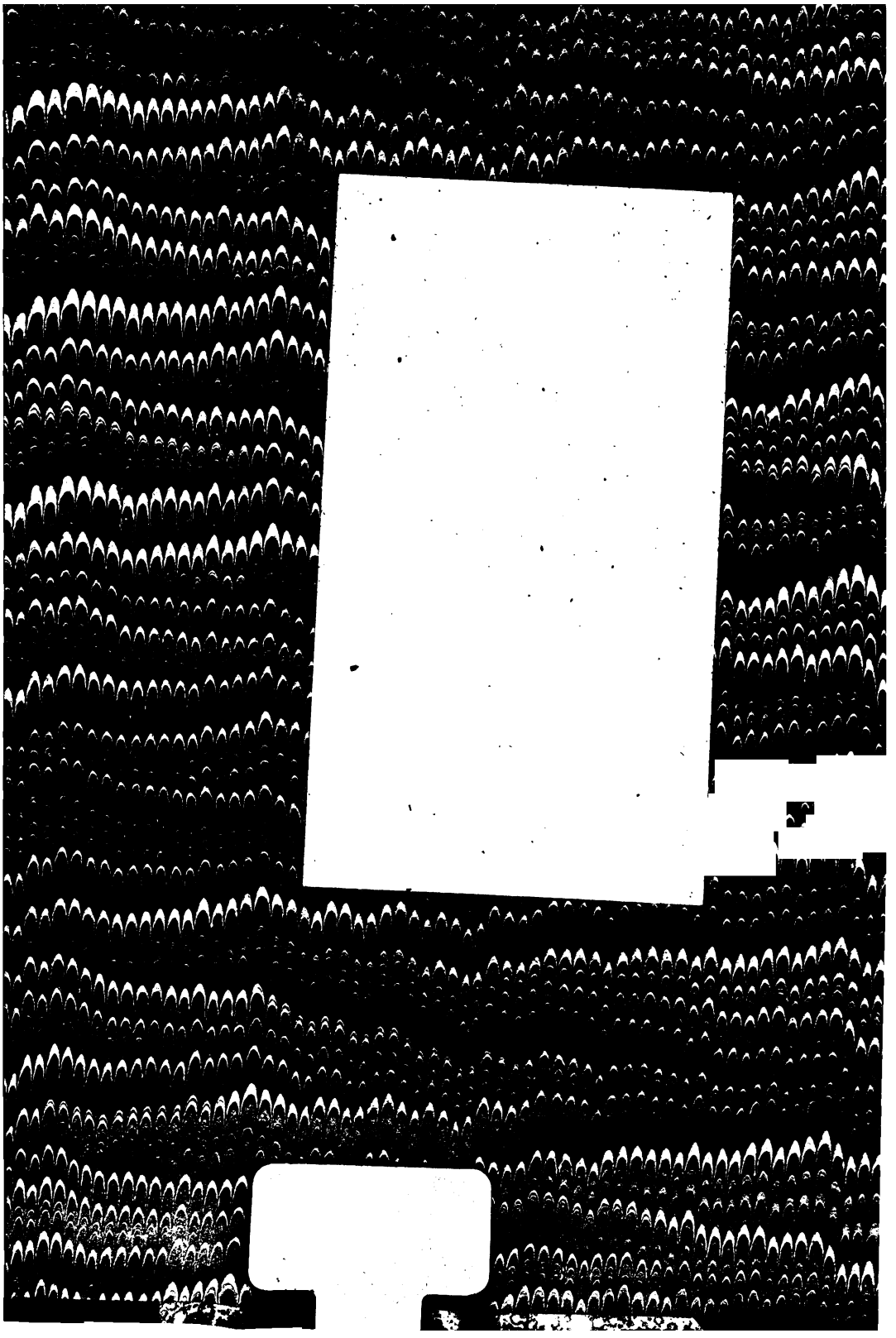
Capella, Guillaume et Geoffroy qui voient, dans chaque hémisphère, deux continents séparés par la mer. On connaît les aventures des vieux Normands qui, au IXe siècle, fondaient des colonies sur la côte occidentale du Grönland, et qui, au Xe, plantaient leurs tentes dans le Massachusetts. On a des données certaines sur le séjour des Irlandais en Floride et de prêtres chrétiens dans notre ancienne Gaspésie. D'après les traditions quichua, une grande immigration serait venue, par mer, des pays où le soleil se lève. D'après les livres sacrés des Mexicains, c'est aussi de ces pays que seraient venus les ancêtres de Montézuma.

Les prêtres Haïtiens racontent encore une tradition pré-colombienne d'hommes blancs, à longue barbe, vêtus de métal. La relation du Fou-Sang est un serpent de mer scientifique, comme l'a dit Frédéric de Hellwald : s'il y eut un Hoei-Shin, chinois et prêtre bouddhiste, il n'a pas vu les pays dont il parle; mais son récit, loin d'être une pure fiction, est un écho affaibli, défiguré, des récits de très anciens voyages.

Le séjour de saint Thomas au Paraguay est aussi absurde que celui de saint Mathieu à l'embouchure du Maranhão ; cependant il ne serait peut-être que juste de considérer ces contes comme un souvenir du passage de l'homme blanc.

Faut-il admettre que ces abordages accidentels et ces colonies temporaires ont donné naissance aux populations que nous avons trouvées en Amérique ? Evidemment non. Tout ce que l'on peut accorder, c'est que ces étrangers ont pu exercer une certaine influence sur les arts.

Ce qui est vérité aujourd'hui sera peut-être erreur demain; mais ce qui est vérité aujourd'hui, comme nous l'avons dit aux congrès de Bruxelles, au mois de septembre 1879, c'est que les Américains sont enfants de l'Amérique.

Ce que nous savons avec certitude, c'est que les anciens Brésiliens étaient de beaux et braves peuples, très intelligents, très disposés à prendre nos mœurs et nos croyances; ce que nous savons encore, c'est qu'ils ont beaucoup aimé les Normands, qu'il leur ont toujours été fidèles; ce que nous croyons savoir, c'est que notre Société devait à ces vieux amis un souvenir et au gouvernement brésilien des remercîments pour les généreux efforts qu'il fait dans le but d'améliorer leur sort et de les faire jouir des bienfaits de la civilisation européenne.

Rouen.— Imp. E. Cagniard, rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5.